

Épiphanie



AU DIABLE VAUVERT

Épiphanie

Et autres nouvelles du prix Hemingway 2025

Recueils collectifs du prix Hemingway

TOREO DE SALON, Olivier Deck, lauréat 2005
PASIPHAË, Olivier Boura, lauréat 2006
CORRIDA DE MUERTE, Robert Bérard, lauréat 2007
ARÉQUIPA, PÉROU, Zocato, lauréat 2008
LE FRÈRE DE PÉREZ, Antoine Martin, lauréat 2009
BRUME, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2010
PAS DE DEUX, Robert Louison, lauréat 2011
MOSQUITO, Jean-Paul Didierlaurent, lauréat 2012
L'ULTIME TRAGÉDIE PAÏENNE DE L'OCCIDENT, Miguel Sanchez Robles, lauréat 2013
LATIFA, Étienne Cuénant, lauréat 2014
PRIX HEMINGWAY ;10 ANS!, 8 nouvelles inédites des lauréats, 2014
LEÇON DE TÉNÈBRES, Philippe Aubert de Molay, lauréat 2015
URIEL, BERGER SANS LUNE, Adrien Girard, lauréat 2016
AU MILIEU DU MONDE, Gil Galliot, lauréat 2017
OMBRES DE LUNE, José Luis Valdés Belmar, lauréat 2018
MECHA DE PLATA, Cyril Fabre, lauréat 2019
UN TORO DANS LA REINE, Élise Thiébaud, lauréate 2020
LES LIENS DU GROUPE SANGUIN, Hélène Goffart, lauréate 2021
LA DERNIÈRE CHANCE DE « EL LAGARTIJO », Antonio Blázquez-Madrid, lauréat 2022
LA CLÉMENCE DE TITUS, Sébastien Ambit, lauréat 2023
À LA VILLE ET AU MONDE, Fabien Penchinat, lauréat 2024

ISBN: 979-10-307-0738-0

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Sommaire

SYLVIE CALLET

Lauréate du prix Hemingway 2025

Épiphanie.....9

BÉNÉDICTE BELPOIS

One bull show.....27

VANESSA FUKS

Indulto.....39

HÉLÈNE GOFFART

Espérantauro.....53

JEAN-NOËL AVESQUE

La grenouille et le ragondin.....63

FRANCK MARTINI

Esponaneo.....71

FRANÇOIS SERVANT

Noir.....89

SÉBASTIEN PERRIN

Un petit pas de côté.....103

AURÉLIE GUARDERAS	
Les doigts d'or de la Maestranza	121
CAROLINE CHEMARIN	
Le Greffier.....	133
LAURENT AUSSEL	
L'alternative.....	143
LUCE PEREZ-TEJEDOR	
Palenque.....	161
 Remerciements.....	 173
Règlement.....	177

Née en 1965 à Paris, SYLVIE CALLET a grandi dans le Var et vit aujourd'hui en Rhône-Alpes. Formée à Aleph-Écriture, elle a créé en 2002 à Villefranche-sur-Saône l'association Écriture & Papyrus qui propose des ateliers et stages d'écriture créative à visée littéraire. Elle a également exercé en tant que formatrice aux écrits professionnels dans le secteur médico-social.

Elle est l'autrice de *Les Murs noirs* (2016), lauréat du prix Handi-Livres mention spéciale; de *Fatum* (éditions du Caïman, 2023) lauréat du prix Lyon Polar 2023 Dora-Suarez; de *Poupée* (éditions du Caïman, 2024) en lice pour le prix du roman noir 2025 des médiathèques du Grand Cognac. Elle a participé à deux recueils collectifs de nouvelles: *Sombres enfances* (Dora-Suarez, éditions du Caïman, 2025), et *Ceci n'est pas une pipe* (éditions Arcane 17, 2024).

Épiphanie

SYLVIE CALLET

Lauréate du prix Hemingway 2025

Il est à peine quinze heures, mais le brouillard qui grignote le ciel depuis l'aube a fini par avaler le jour. Une mer de coton noie la campagne bourguignonne. La Corolla grise de la famille Bayle, dont l'ordinateur de bord indique la date du vingt-quatre décembre, fend sans bruit le voile blafard qui se referme aussitôt sur elle comme un linceul.

Bastien, neuf ans, garçon frêle aux traits délicats, éprouve la désagréable impression que tout, autour de lui, disparaît dans le néant. Son pire cauchemar semble en passe de se concrétiser : il se sent pris au piège dans le véhicule familial, otage d'une boucle sans fin.

Bien loin des élucubrations de son fils qu'il jugerait ridicules s'il en avait connaissance, Arnaud se concentre sur sa conduite. Sa femme Élise, une paire de lunettes coincée sur son nez, met à profit ce « temps mort » comme elle dit,

pour corriger les copies de ses élèves. Elle enseigne l'anglais dans le même lycée où son mari est documentaliste. Léa et Lou, les jumelles de sept ans, installées à l'arrière avec leur frère, feuillettent avec un sérieux presque comique un livre illustré.

Un gémissement trouble soudain le silence ouaté qui règne dans l'habitable, à peine écorné par les discrets soupirs d'Élise, affligée par les approximations de ses ouailles.

— J'ai envie de vomir, murmure Bastien de sa voix fluette – une « voix de fille », disent les garçons de sa classe qui l'ont exclu d'emblée de leurs jeux et de leurs fêtes d'anniversaire.

Arnaud étouffe un juron.

— Déjà? Ça fait à peine une demi-heure qu'on est partis. On n'a même pas encore atteint l'autoroute. À ce rythme-là, on ne sera jamais à Arles pour le réveillon.

— Arrête-toi, papa, s'il te plaît! hurlent en chœur les jumelles, échaudées par une expérience similaire où leur père avait fait mine de ne pas entendre les suppliques de son fils: elles avaient dû supporter pendant plusieurs kilomètres les effluves nauséabonds émanant du petit malade après qu'il avait régurgité sur lui une bile gluante et jaunâtre. Berk!

Arnaud maugrée mais obtempère. Il se gare sur le bas-côté en gardant ses phares allumés. Avec ce brouillard à couper au couteau, il craint qu'un abruti ne leur rentre dedans.

— Allez, descends et dépêche-toi de faire ce que tu as à faire. Non mais quelle mauviette tu fais!

— Arnaud ! proteste mollement Élise sans relever le nez de ses copies.

Cette idée d'aller passer le réveillon de Noël chez son beau-frère et son épouse, qu'elle n'a pas revus depuis trois ou quatre ans sans que ça l'affecte le moins du monde, lui déplâit fortement.

Arnaud n'était pas très chaud non plus, à vrai dire. Il ne partage pas grand-chose avec son aîné. Tout le dérange chez Jean : sa bonhomie naturelle, qu'Élise et lui trouvent vulgaire ; sa compagne, une îlienne ronde et dorée comme une brioche trop cuite, qui rit à tout bout de champ comme une dinde, dixit Élise ; son métier, voué à disparaître, directement corrélat à une passion qu'Élise et lui jugent abjecte.

Mais la mère d'Arnaud et Jean, atteinte d'un cancer incurable qui l'amenuise un peu plus chaque jour, a insisté pour que sa famille soit réunie à Noël. Alors, malgré son manque d'acointance avec ses proches et les réticences de sa moitié, peu encline à s'embarrasser de sentiments filiaux, Arnaud a fini par céder.

Bastien ouvre fissa sa portière et se retrouve aussitôt happé par une chape de brume. Il s'éloigne en courant parmi les herbes givrées, tant par pudeur que pour échapper aux sarcasmes paternels. Il s'arrête au pied d'un arbre et rend son petit-déjeuner aussi vite qu'il le peut. Il tire ensuite un mouchoir en papier de sa poche, s'essuie les lèvres avec dégoût, puis entreprend de regagner hâtivement la Corolla, dont la masse informe se distingue à peine dans la couche nébuleuse qui recouvre le paysage

et gomme ses aspérités. L'enfant pousse un petit cri. Son pied s'est pris dans une racine, il s'est tordu la cheville. Il accomplit les derniers mètres en boitillant, bénissant le brouillard qui le recouvre d'une cape d'invisibilité. Pas suffisamment *a priori* car Arnaud, qui l'attend adossé au capot de la voiture, l'apostrophe dès qu'il l'aperçoit :

— C'est pas trop tôt. Qu'est-ce que tu as à marcher comme un pingouin ? Allez monte, dépêche-toi !

— Pingouin, pingouin ! crient les jumelles qui n'en ratent pas une.

— Ça suffit, les filles, gronde Élise sans conviction en barrant d'un grand trait rouge transversal la feuille qu'elle tient calée contre le tableau de bord.

La voiture redémarre. La cheville de Bastien le lance. Il tente de se retenir de pleurer, maudit sa douilletterie. Comme toujours chez lui, les larmes finissent par affluer, victorieuses. Sa mère pose ses copies sur ses genoux avec un grand soupir et se retourne vers son fils, le front froissé par la contrariété.

— Pourquoi est-ce que tu pleures à présent ?

— Ne me dis qu'il chiale encore ! Ce gosse est impossible !

— Bastien, je t'ai posé une question. Pourquoi est-ce que tu pleures ? Ce n'est quand même pas parce que ton père t'a traité de pingouin ?

Les jumelles pouffent de concert.

— Si c'est ça, il en verra d'autres, prophétise Arnaud, goguenard.

Élise se mord les lèvres et prend sa voix sèche, celle qu'elle réserve à ceux de ses élèves qui ne fournissent pas assez d'efforts à son gré.

— Laisse-moi régler ça s'il te plaît, dit-elle à son mari.

Et, s'adressant à nouveau à son fils qui tente de contenir ses renflements dans son Kleenex en loques :

— Bastien, je t'ai posé une question.

— Je... ne... sais... pas..., hoquette le garçonnet.

Il craint bien trop les railleries paternelles pour avouer qu'il s'est fait mal en rejoignant la voiture.

Sa mère marque un silence tendu, plus épais encore que le cocon opaque qui les ceint. Un froid polaire envahit l'habitable. Elle reprend, plus tranchante que jamais :

— Je vais te le dire, moi, pourquoi tu pleures. Tu pleures parce que tu es trop sensible. Mais ce n'est pas de la sensibilité, non. La sensibilité est un sentiment noble. En ce qui te concerne, c'est de la sensiblerie. De la faiblesse, si tu préfères. Tu saisis la nuance ?

— Ou... oui, balbutie Bastien qui ne saisit en fait pas grand-chose. Ce qu'il sait, c'est qu'il donnerait tout pour être ailleurs, échapper à ce jugement glacial qui le crucifie.

— Il va falloir t'endurcir, mon pauvre garçon. C'est pour ton bien que je te dis ça. Regarde tes sœurs. Elles n'ont que sept ans et elles sont déjà dix fois plus dégourdies que toi. Tu sais ce qu'on fait aux faibles ? On les écrase. On les anéantit. C'est ça que tu veux ? La vie, ce n'est pas une partie de plaisir, crois-moi. C'est une bataille de tous les instants. Et maintenant, je ne veux plus t'entendre jusqu'à notre arrivée. J'ai du travail. C'est bien compris ?

Le ton de sa mère est si acéré que les sanglots de Bastien se tarissent instantanément. Il ne ressent même plus sa douleur à la cheville tant il est déchiré de l'intérieur. Ni

Arnaud ni les jumelles ne mouffent. Bastien rassemble en boule les lambeaux de son mouchoir ; il envisage un instant d'avaler cette masse fibreuse pour s'étouffer, en finir une fois pour toutes avec ce monde cruel. Mais il se ferait encore gronder, c'est sûr. Surmontant sa répulsion, il finit par glisser le paquet morveux dans la poche de son pantalon. Ce n'est pas le moment de se faire remarquer.

Lorsque la Corolla s'engage dans la courette qui jouxte la maison de Jean et Mireya, le crépuscule naissant baigne l'horizon d'une lumière vaporeuse coiffée de tulle mauve. Les trois enfants dorment à poings fermés. Si Élise s'est un peu détendue à hauteur de Valence, quand le voile spectral s'est dissous comme par magie pour laisser place à un soleil insolent, son visage s'est refermé à l'approche d'Arles. Son front buté et la plissure de ses yeux sont du plus mauvais augure. Elle ne bouge pas d'un iota quand la voiture s'arrête, manifestant ainsi sa désapprobation. Agacé, Arnaud se charge de réveiller leur progéniture. Les jumelles sortent de l'habacle en se frottant les yeux.

Bastien réprime un cri en posant le pied à terre. Sa cheville le lance atrocement. Sa mère s'extirpe à son tour de la voiture, la contourne, attrape son vanity dans le coffre et... se retrouve enserrée par deux bras dodus tandis que quatre baisers sonores claquent sur ses joues : tout ce qu'elle déteste. Mais déjà Mireya embrasse Jean puis les enfants, s'extasie sur la joliesse des fillettes et loue le visage gracieux de Bastien, désorienté par ce compliment inattendu. D'ailleurs, est-ce bien un compliment ? Puis l'affable Créole s'excuse de ce que son mari, parti chercher sa mère dans la

résidence médicalisée où elle demeure, ne soit pas encore revenu. Il y a sûrement des bouchons. « Tu veux dire des embouteillages », la corrige Élise avec une pointe d'acidité. Sa belle-sœur lui sourit en retour : « Oui, c'est bien ça, des bouchons ». Arnaud empoigne leurs deux valises et tous s'engouffrent dans la maison à la suite de leur hôtesse.

En pénétrant dans la pièce principale qui fait office de salon et de salle à manger, les trois enfants et leurs parents restent bouche bée, chacun pour des raisons différentes. Si les premiers sont conquis, les seconds sont atterrés.

À côté de l'imposante cheminée où crépite, tout en arabesques bleutées, spirales vermeilles et volutes orangées, un grand feu joyeux, un immense sapin croule sous des boules multicolores et des guirlandes lumineuses – rien à voir avec l'arbre stylisé qui recouvre chez eux un étroit pan de mur, auquel sont suspendues cinq boules blanches, une pour chaque membre de leur famille restreinte. Sur le manteau en marbre de la cheminée, une crèche moussue confectionnée avec soin réunit pas moins d'une vingtaine de santons de Provence géants, recréant avec une vitalité saisissante la scène de la Nativité, tandis que des pères Noël accrochés au plafond lorgnent une nappe rouge et or recouverte d'assiettes aux motifs éclatants, de verres à pied en cristal, de couverts finement ouvragés...

Mais le clou du spectacle se trouve sur les murs, sous la forme de grandes photographies encadrées représentant des hommes au regard droit et fier, vêtus de costumes scintillants ornés de broderies dorées, de toques élégantes et de bas roses qui contrastent avec leurs pantalons ajustés.

Leur maintien altier, accentué par le port de vestes courtes et cintrées, leur confère une majesté incontestable. Bastien est époustoufflé. Il n'a jamais rien vu de tel.

— Ce sont des rois ? demande-t-il timidement à Mireya.

Sa tante éclate de rire. Bastien se renferme, on va encore se moquer de lui. Mais le rire de Mireya est différent de ceux qu'il connaît. Ce rire-là ne pique pas. Il ne mord pas. Il se propage dans l'air comme les flammes dansantes nées du feu de la cheminée et s'en va répandre sa douce chaleur vanillée dans l'atmosphère pour que chacun puisse en goûter le miel.

— Des rois ! persifle Élise hors d'elle. Des bouchers, oui !

— Tu es ici chez moi. Modère tes propos, s'il te plaît.

Tous se retournent d'un coup, saisis par cette voix ample et mate empreinte de saveur méridionale, qui en impose d'entrée. Personne n'a entendu Jean arriver.

Élise rougit violemment, prête à riposter, mais Arnaud s'interpose :

— Excuse-nous, Jean, le voyage nous a tous fatigués. Maman n'est pas avec toi ?

— Non. Elle a fait un malaise il y a un peu moins de deux heures. Elle a dû être hospitalisée.

— Oh ! C'est grave ?

— Je l'ignore. On en saura plus demain.

Mortifiée par les paroles de Jean, Élise pense que, puisque sa belle-mère n'est pas en état de les rejoindre pour le réveillon, sa famille devrait quitter cette maison sur le champ, quitte à réserver une chambre dans un hôtel quelconque. Mais les sourcils froncés de son mari la dissuadent d'évoquer cette option. Prétextant un mal de tête pour pouvoir se retirer dans sa chambre, elle gravit les

marches du grand escalier en bois sans regarder personne, mécontente d'elle-même et du reste du monde.

À peine a-t-elle disparu que Bastien se laisse glisser à terre et se met à pleurer. Aussitôt Mireya se précipite vers lui :

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, mon grand ?

— J'ai mal, geint Bastien en montrant sa jambe.

— Laisse tomber, c'est une vraie chochette, dit Arnaud.

Il a toujours mal quelque part.

Mireya ne l'écoute pas. Elle relève le pantalon du garçonnet et découvre une cheville rouge et enflée.

— Mais tu t'es fait ça quand ? s'écrie-t-elle.

— Quand on est partis de la maison. J'ai eu envie de vomir. Je suis sorti de la voiture et je me suis tordu le pied en revenant, explique un Bastien larmoyant.

— Et tu n'as rien dit à personne pendant tout ce temps ! Mais tu es sacrément courageux, dis donc.

Bastien la fixe avec des yeux incertains tandis que Mireya lui caresse la joue. C'est la première fois de sa vie qu'il reçoit une telle louange. Près de lui, Arnaud secoue la tête en levant les yeux au ciel. Malgré ce qu'il lui en coûte, l'enfant comprend qu'il lui incombe de rétablir la vérité.

— Je ne suis pas courageux, murmure-t-il, quêtant l'approbation paternelle. Je suis plus peureux qu'un lapin et même qu'une petite souris, papa me le dit tout le temps.

Arnaud toussote, embarrassé d'entendre dans la bouche de son fils les propos peu gratifiants qu'il a l'habitude de lui servir. Jean lui jette un drôle de regard en biais tandis que Mireya s'éclipse. Son beau-frère baisse la tête, comme un enfant pris en faute. Il balbutie qu'il va aider sa femme

à faire leur lit et s'empresse de monter à l'étage, précédé par les jumelles qui réclament leur maman à cor et à cri. Mireya revient avec une poche de glace enveloppée de tissu qu'elle applique sur la cheville endolorie de Bastien, après l'avoir installé sur le canapé et surélevé sa jambe à l'aide d'un coussin en velours grenat frangé de soie blonde. Soulagement immédiat. Jean s'approche alors de son neveu.

— Eh bien moi je te dirai qu'il faut être drôlement courageux pour oser avouer qu'on a peur, lui souffle-t-il sur le ton de la confiance. Tu vois, les hommes que tu regardais tout à l'heure sur les photos ?

— Les bouchers avec des habits brillants ?

— Oui. Sauf que ta mère n'y connaît rien. Ce ne sont pas des bouchers, ce sont des artistes. Des artistes en habits de lumière. *Traje de luces*. Ils combattent les taureaux dans l'arène. Tu as déjà vu un taureau, quand même ?

— Oh oui. C'est très gros. Ça fait trop peur.

— Et tu as bien raison d'avoir peur. Les toreros aussi ont peur. À chaque feria, ils risquent d'être blessés ou même tués. Et pourtant ils dansent avec le taureau en agitant devant lui une cape rouge qu'on appelle *muleta*. On dit qu'ils font des passes. Même s'ils sont terrifiés, ils affrontent leur peur pour nous montrer quelque chose de beau et de captivant. Leur courage les transforme en héros. Et toi aussi, à ta façon, tu es un héros.

Un bruit leur fait lever la tête. Arnaud, resté stationné en haut de l'escalier, disparaît précipitamment dans le couloir qui dessert les chambres. Bastien comprend qu'il a tout entendu du discours de son oncle. Il en éprouve un

léger vertige. Si seulement son père pouvait penser comme Jean ! Un héros, lui !

— Je... j'adore leurs habits, confie Bastien, en désignant du menton les portraits accrochés aux murs. Ils sont vraiment trop beaux !

Un large sourire éclot sur le visage charismatique du tonton.

— Non mais tu l'as entendu, Mira ! Ce bonhomme est incroyable !

Pour toute réponse, son épouse lâche un rire sonore qui explose dans la pièce comme un feu d'artifice et dissipe d'un seul coup toutes les ombres de la journée.

— Tes parents ne t'ont pas parlé de mon métier, j' imagine ? demande Jean à Bastien.

— Euh... non, désolé.

— Ça ne m'étonne pas d'eux !

— Ton oncle est tailleur, intervient Arnaud, redescendu sans bruit. Couturier, si tu préfères.

Jean le jauge de pied en cap, toute mansuétude envolée.

— Je suis *sastre*. Et si tu viens pour me...

— Allez, va, emmène-nous dans ton atelier, le coupe Arnaud, les bras levés en signe de reddition. Je sais que tu en meurs d'envie. Et je crois aussi que ça ferait très plaisir à Bastien.

Son frère et son fils lèvent sur lui les mêmes yeux étonnés. Étreint par l'émotion, Arnaud bougonne à l'adresse de son aîné :

— Alors, tu nous les montres, tes dernières créations, oui ou non ?

Ni une ni deux, Jean prend Bastien dans ses bras. Tous trois se dirigent vers une petite porte dérobée au fond du salon. Arnaud et Jean doivent baisser la tête

pour la franchir. Quand ils entrent enfin dans l'ancre du *sastre*, Bastien croit rêver. C'est comme s'il venait d'être téléporté dans la caverne d'Ali Baba. Partout des tissus chatoyants, un arc-en-ciel de soies et de brocards, une symphonie de rubans bariolés, des galons étincelants... Épinglées sur les murs, des esquisses de costumes de toreros aux lignes fluides semblent flotter dans une dimension onirique.

Au milieu de la pièce, une grande table en bois – la table de coupe, précise Jean – est recouverte de bobines multicolores, de grands ciseaux et de feuilles en papier avec des traits et des dessins qui font penser à des puzzles. Jean pose son neveu au sol et lui explique qu'il s'agit de patrons. Ces dessins l'aident à couper le tissu correctement et assembler les morceaux entre eux pour créer les habits de lumière des matadors. Quand Arnaud demande d'où provient cette drôle d'odeur, pas désagréable mais étrange, son aîné lui répond qu'il s'agit d'un mélange : aux subtils effluves des tissus neufs s'aggrave l'émanation métallique de l'huile de la machine à coudre. Dans un coin de la pièce, plusieurs mannequins arborent des tenues flamboyantes qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à celles portées par les personnages sur les photos du salon.

Bastien demande l'autorisation de toucher les vêtements des mannequins. Permission accordée. L'enfant s'approche en boitant des silhouettes en mousse, effleure à peine leurs atours rutilants tant il a peur de les abîmer. La douceur des matières sous ses doigts, le velours et la soie des capes, les broderies délicates en fils d'or et d'argent, tout l'émeut et

le ravit. Chaque frôlement de tissu lui procure une sensation de bien-être à nulle autre pareille. Il n'aurait jamais imaginé qu'un endroit si merveilleux pût exister. En cet instant, une conviction profonde s'ancre en lui, éveillant une détermination farouche : il sera couturier. Rien ni personne ne pourra l'en empêcher.

Il semble tellement à l'aise dans cet univers de soieries et de paillettes que son père en est destabilisé. Jusqu'à ce jour, il nourrissait une sorte de honte diffuse envers son garçon qu'il considérait comme une brindille geignarde, inadaptée aux dures réalités de l'existence. À présent, il est ému par la grâce qui émane de son visage éthéré, nimbé d'une assurance qu'il ne lui a jamais connue.

Jean suit tous les mouvements de son neveu avec bienveillance, un sourire fier aux lèvres. « Ça, c'est une *chaquetilla* », explique-t-il en désignant la veste richement brodée que Bastien touche avec déférence. « Et ça, c'est la *taleguilla* », continue-t-il en indiquant le pantalon orné de motifs. Et de continuer à égrener des noms aux consonances exotiques qui grisent les sens et ajoutent à la féerie de l'instant : *chaleco, camisa, pañoleta...*

La ronde Mireya passe une tête rieuse à travers la petite porte entrouverte.

— Les garçons, à table !

— Il faut y aller, dit Jean. Le dîner est prêt.

— Je pourrai revenir tout à l'heure ?

Bastien lève sur les deux hommes un regard implorant. Jean va pour lui répondre puis se ravise. Tous deux guettent la sentence d'Arnaud, qui tombe comme un couperet :

— Non.

Avisant la mine incrédule de son frère et l'air désespéré de son fils, Arnaud rectifie aussitôt le tir.

— Je me suis mal exprimé. Je voulais dire non, pas tout à l'heure. Après le réveillon, tout le monde au lit ! Sinon, pas de cadeaux cette nuit sous le sapin. Mais si ton oncle est d'accord, tu pourras revenir dans son atelier demain.

— Bien sûr que je suis d'accord, pardi ! C'est pas tous les jours que j'ai affaire à un esthète !

Bastien demeure un instant silencieux, mesurant l'aubaine qui s'offre à lui. Comme pour le convaincre qu'il ne rêve pas, Jean lui glisse un bout d'étoffe moirée entre les doigts. Le garçonnet plante alors ses yeux limpides dans ceux de son père :

— Et maman ? Tu crois qu'elle sera d'accord ?

— Tu sais quoi ? répond Arnaud après un temps de réflexion. Je crois qu'on ne le lui dira pas. Elle ne comprendrait pas, ça lui ferait de la peine pour rien. Alors ce sera notre petit secret entre hommes.

Bastien fixe Arnaud comme s'il était le messie en personne. Il s'aperçoit avec stupéfaction que, pour une fois, ce ne sont pas ses yeux à lui qui sont embués de larmes.

— Tu pleures, papa ? demande-t-il avec inquiétude. Toi aussi, tu t'es fait mal ?

— Je crois au contraire que ton père va beaucoup mieux, intervient Jean, sibyllin. Tu sais, mon grand, parfois on pleure juste parce qu'on est heureux. Allez, reprend-il d'un ton plus léger, il y a treize desserts qui patientent depuis ce matin dans la cuisine ; il ne faudrait pas trop les faire attendre.

— Treize desserts! s'exclame Bastien qui n'en croit pas ses oreilles. Et on aura le droit de tous les manger?

— Et alors? C'est Noël ou c'est pas Noël?

Unis par leur complicité toute neuve, les deux hommes et le petit garçon blotti dans les bras de son père quittent le cœur léger l'atelier du tailleur, prêts à savourer pleinement les délices du réveillon. Mais, alors qu'Arnaud va pour le reposer sur le canapé du salon, Bastien le retient par la manche et lui chuchote à l'oreille une question qui le taraude depuis tout à l'heure :

— Papa, tu crois que c'est bien, d'être un « naisse-tête »?